

rateur est la première condition à réclamer de sa part. C'est là la base du traitement.

C'est donc à l'hygiène que se demande la notion fondamentale de la curabilité de la phthisie. Elle en fournit toutes les données les plus importantes; tant il est vrai que sans elle il n'y a pas de médecine possible. Aussi cette branche de la science médicale si facilement abandonnée pendant un certain temps, reprend-elle la place que le père de la médecine lui assigne dans toutes ses œuvres, et qu'une fausse interprétation de la science voulait lui faire perdre. L'hygiène appliquée à l'individu fait beaucoup; appliquée à la maladie elle fait plus. En effet, quoique à son début, et d'une complexité qui la rend difficile, l'hygiène des climats donne déjà des résultats merveilleux.

Notre auteur traite longuement cette partie du traitement de la phthisie qui consiste dans le séjour d'un climat approprié aux besoins du malade.

En voici les principaux traits : La doctrine de Broussais qui veut un climat chaud n'est pas acceptable plus ici qu'ailleurs. Celle qui réclame un climat opposé, c'est-à-dire à température froide est une réaction contre la première, qui offre assez d'avantage, jusqu'à présent, mais qui a besoin de garanties plus nombreuses que le temps seul peut lui donner. Le climat méridional reste donc, c'est-à-dire qu'il faut lui demander ces bonnes influences qui ramènent si souvent la vie dans des corps qui en paraissent presque complètement privés. Également éloigné du chaud, du froid et de l'humide, il est le climat des phthisiques. Néanmoins il ne faut pas être absolu. Telle partie méridionale sera plus appropriée à telle variété phthisique, et il ne faudra pas oublier ce que dit Clark à ce sujet. Le choix du climat doit dépendre de la nature des individus, de leur constitution, du caractère et des complications de la maladie.

Dans la phthisie la variété touche parfois à l'extrême, c'est donc être logique que de lui opposer la variété des moyens et d'y débiter par la variété des climats : de cette façon s'explique en toute simplicité la similitude des résultats que donnent des moyens curatifs si distincts seulement en apparence.

Mais ce qui mérite d'être mentionné, c'est que l'altitude exerce une influence marquée sur la phthisie. M. le professeur Hirtz, dans une étude insérée au Journal de thérapeutique, dit que la phthisie disparaît tout-à-fait de 1500 à 2000 mètres d'altitude. " Si la phthisie, dit-il, au point de vue histologique, est une inflammation, c'en est une particulière, suivie de dégénérescence caseiforme avec destruction des tissus : les conditions